

BEAUVOIR : MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE / COMMENT ÉCHAPPER À LA FABRIQUE DES JEUNES FILLES ?

Objectif : étudier la problématique de l'émancipation féminine à partir de Simone de Beauvoir, figure incontournable et controversée du féminisme international (très étudiée dans les universités américaines). « Femmes, vous lui devez tout ! » a déclaré, à l'occasion de sa mort, Elisabeth Badinter. Mais son féminisme est jugé par d'autres insuffisant et est parfois très critiqué.

L'ouvrage de référence de B concernant le féminisme est *Le deuxième sexe*, paru en 1949. Un ouvrage théorique qui a suscité de multiples études et interprétations. C'est l'ouvrage qui donne à B une célébrité et une reconnaissance internationale, confirmée en 1954 par le succès de son roman *Les mandarins*. Elle n'est plus seulement la compagne de Sartre, elle est reconnue comme philosophe et écrivaine.

En tant que littéraire, j'ai choisi pour analyser l'émancipation féminine, un texte autobiographique de B : *M J F R.*, paru en 1958. Une autobiographie en harmonie avec les idées et valeurs de l'essai. Un texte qui est cette année au programme de l'agrégation de lettres.

M est le premier tome d'un ensemble de 6 volumes autobiographiques, où B fait, en adoptant l'ordre chronologique, le récit de son existence.

M raconte l'enfance (B est née en 1908) et l'adolescence et se termine, en août 29, par la réussite du concours de l'agrégation de philosophie et la rencontre de Sartre.

La force de l'âge (1960) couvre la période de 1929 à 1944.

La force des choses (1963) évoque la période d'août 1944 à l'automne 1962.

Une mort très douce (1964) raconte la mort de sa mère.

Tout compte fait (1972), après avoir repris le passé de façon thématique, mène le récit de la vie de 62 à 72.

La cérémonie des adieux (1981) évoque les dernières années et la mort de Sartre.

Une entreprise autobiographique monumentale.

Les M ont été entrepris par B à l'approche de la cinquantaine, après des hésitations à adopter la forme autobiographique plutôt que le détour de la transposition romanesque tenté auparavant (Quand prime le spirituel). Le travail de rédaction a duré 18 mois. B utilise le Journal qu'elle avait tenu entre 18 et 22 ans et qui sera publié sous le titre *Cahiers de jeunesse*. Ces cahiers montrent que les M opèrent une reconfiguration et une recomposition biographique. Elle utilise aussi des photos et ses correspondances de l'époque (cf avec Zaza, sa meilleure amie). Le titre dévoile plusieurs aspects essentiels du projet de B. Mémoires est ici, selon une confusion fréquente, à prendre comme synonyme d'autobiographie. L'article indéfini met en avant la portée générale du récit mais aussi l'exceptionnalité : une parmi d'autres, mais une et unique.

Ce qui est en question, c'est la destinée des jeunes filles du début du XX^e siècle, la fabrique des jeunes filles menée par la famille, l'éducation et la société bourgeoise, qui veulent en faire des jeunes filles rangées, des épouses et des mères, soumises à toutes les valeurs conformistes de l'ordre masculin dominant. Mais la lecture donnera à ce titre une valeur ironique, dans la mesure où le récit montre le dérangement, l'émancipation de la jeune fille qu'était la jeune Simone de B. Le titre s'impose comme un clin d'oeil au roman de l'humoriste Tristan Bernard *Mémoires d'un jeune homme rangé* (1899) qui raconte l'histoire d'un jeune homme timide qui aspire à s'adapter au modèle bourgeois de l'homme marié et de la famille et au règne des valeurs matérielles et économiques. L'inverse de B.

La problématique de l'émancipation, d'un destin choisi en situation, selon la théorie existentialiste de la liberté (choisir, poser un acte, assumer la responsabilité de cet acte) se pose dans les M, du point de vue féminin, dans l'opposition du destin de Simone et des multiples destins de jeunes filles rangées évoquées dans le texte. Rares en effet sont les jeunes filles « dérangées », comme Stépha Avdicovitch, dont la mère de Z dit : « Je suis sûre que ce n'est pas une vraie jeune fille », ou Simone Weil, la philosophe, entièrement consacrée à l'intellect. De toutes ces figures se détache celle de Zaza, qui est présentée en contrepoint de celle de S, un échec d'émancipation, semblable à celui de beaucoup de ces jeunes filles, opposé à la réussite de celle de S.

1 / ZAZA OU L'IMPOSSIBLE ÉMANCIPATION

Dans le récit d'enfance et d'adolescence Zaza /Élisabeth Mabile/ Lacoïn, de son véritable nom, tient une place majeure. Le projet de raconter l'enfance et la jeunesse est dès le début indissociable de l'évocation de Z, la meilleure amie. Significativement, chacune des 4 parties du texte se termine sur une référence à Zaza. L'œuvre se termine ainsi par l'évocation de la mort de Zaza, que plusieurs allusions au cours du texte laissaient attendre, et non sur l'ouverture à l'avenir de la narratrice. Le texte trace l'histoire d'une relation d'amitié, relatée du point de vue subjectif de la narratrice, même si celle-ci, par la citation de lettres de Zaza, fait entendre sa voix. La trajectoire des 2 amies est étroitement liée et leurs existences prennent sens l'une par rapport à l'autre. Dans l'itinéraire de Zaza, qui la conduit de la vie pleine d'espoir à la mort, en passant par la lutte entre les forces de vie et de mort, Simone essaie d'intervenir : « J'étais décidé à lutter de toutes mes forces pour qu'en elle la vie l'emportât sur la mort. » En vain, la mort triomphe. Et cette mort de Zaza retentit sur la vie de Simone, comme le montre la dernière phrase de l'œuvre : « Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort. » A l'émancipation manquée de Zaza s'oppose, non sans sentiment de culpabilité de sa part, celle réussie, menée à bien, de Simone. Voir la photographie, reproduite en couverture de l'édition Folio des M, qui montre les 2 jeunes filles face à face.

1.1 LA PRISON DE ZAZA

La dimension carcérale de la famille et du milieu, dans lesquels vit Z, n'apparaît pas immédiatement à S. La première représentation que S, âgée de 10 ans, se fait de Z, lorsqu'elle la rencontre pour la 1^o fois au cours Désir, est marquée du sceau de l'illusion que dévoilera la narratrice adulte. S pare Z de tous les prestiges, manifeste envers elle une admiration passionnée : elle s'extasie devant le « naturel », l'audace, la vivacité, l'aisance de Z, qui la distinguent de toutes les autres élèves. Le prestige et la séduction de Z sont d'autant plus forts que S pratique l'autodénigrement. La relation avec Z devient de plus en plus nécessaire et impérieuse. Une absence de Z à l'école révèle à S toute l'étendue de son amour pour elle et l'exceptionnalité de son amie : « le monde était mort ». Z devient pour elle l'objet d'un véritable culte, d'une vénération : « j'aimais tant Z qu'elle me semblait plus réelle que moi-même : j'étais son négatif ». Cet amour sublimé est en même temps source de souffrances et de tortures pour S car elle doute de la réciprocité des sentiments de Z envers elle.

Cette représentation va, sans remettre en question le privilège de la relation de S avec Z, se révéler « mirage », comme l'analyse la narratrice. Z est en réalité un produit de sa famille, de son éducation, de son milieu et des valeurs bourgeoises qui les régissent. « Sa marge d'originalité était fort mince », juge la narratrice, qui corrige l'image d'une certaine liberté qu'avait d'abord représentée Z. (cf la langue tirée à sa mère lors d'une leçon de piano ou sa désinvolture face aux professeures du cours Désir) La vie de Z, à l'image de celle de beaucoup de jeunes filles d'origine bourgeoise de l'époque, est en réalité une prison où s'accumulent contraintes et interdits.

La famille Mabile/Lacoin est une famille bourgeoise traditionnelle, nombreuse (10 enfants). Elle est riche : le père est ingénieur, puis secrétaire général chez Citroën (d'où un déménagement pour un appartement plus cossu), la mère s'occupe des enfants. La situation importante du père entraîne de multiples occupations mondaines. La famille est catholique pratiquante. Les longues vacances familiales passées dans le Sud Ouest, dans les grandes demeures ou châteaux familiaux, permettent une vie de famille élargie avec de multiples occupations : randonnées, pique-nique, visites.

Le personnage de la mère jouit d'une autorité absolue sur ses filles et surveille tout : éducation, sorties, loisirs, courrier, journal intime, relations. Les interdits pleuvent, y compris tard dans l'adolescence et la jeunesse : livres interdits, censurés, visites interdites : Madame Mabile, conciliante dans les choses sans importance, manifeste en réalité une « autorité souveraine » : elle voit S comme un danger pour Z et interdit souvent rencontres et visites. Elle interdit par exemple une partie de tennis mixte organisée par S car elle ne connaît pas les familles des jeunes gens. Elle veille aussi sur les relations amoureuses, la grande préoccupation étant le mariage arrangé et matériellement avantageux : la famille fera rompre à Z ses relations avec un cousin, André, puis cherchera à empêcher les relations entre Z et Pradelle, car la mère soupçonne P de ne pas avoir

l'intention d'épouser Z. Le séjour à l'étranger est un bon moyen d'éloignement : Z est ainsi envoyée à Berlin.

L'éducation des filles comme Z se fait dans des institutions religieuses privées sélectives, chères, sévères scolairement et moralement, mais d'un niveau d'enseignement médiocre : le cours Désir (prononcer Deusir !), une école catholique du 6^e arrondissement puis l'Institut Sainte-Marie. Il ne s'agit pas de se préparer à un métier mais de devenir une femme pourvue d'un vernis de culture, capable de rehausser le prestige d'un mari et de montrer une certaine aisance dans le monde. Si les études secondaires sont considérées par la famille comme utiles (le BAC devient identique pour les filles et les garçons en 1924), il n'en va pas de même pour les études supérieures qui risquent de transformer les jeunes filles en intellectuelles desséchées, en « cervelines » (titre d'un roman de Colette Yver), vouées au célibat (cf les professeuses) et apparaissent comme contraires à la supposée nature et vocation des femmes. La mère de Z n'hésite pas à suspendre la licence de lettres entreprise par Z et veut la protéger contre le groupe des intellectuels, les Sorbonnards, qu'elle fréquente.

Très tôt le temps des jeunes filles comme Z est à la fois entièrement occupé et contrôlé. Il y a une véritable hantise de l'oisiveté, mère de tous les vices, dans la vie des filles. La mère de Z ne cesse d'accumuler les occupations domestiques, familiales et mondaines et Z se doit d'apprendre, sur le modèle de sa mère, à maîtriser très tôt l'emploi du temps surchargé d'une future maîtresse de maison, saupoudré d'arts d'agrément de demoiselles, comme l'aquarelle, le violon ou le piano, ou les pratiques sportives comme le tennis, la bicyclette ou le bateau, marqueur de caste. La règle est la dispersion et le touche à tout.

La bien-pensance bourgeoise s'exprime partout dans la littérature lue par Z et les jeunes filles de l'époque : des romans, comme ceux de Colette Yver, répandent une image de la féminité conventionnelle et les valeurs édifiantes de la maternité heureuse. La religion, très forte chez Z, (cf la lecture de Claudel) va dans le même sens. De même les valeurs politiques de droite, le nationalisme, des parents rejaillissent sur les enfants : cf le patriotisme qu'il faut montrer pendant la guerre.

1.2 LES CONTRADICTIONS DE ZAZA : ENTRE RÉVOLTES ET SOUMISSION

Cette prison est peu sensible dans l'enfance : la mère tolère avec complaisance les manières que S juge « libres et même un peu effrontées ». Mais la situation change à l'adolescence et les contraintes pèsent à Z. Elle se rend compte que toutes les obligations familiales et mondaines tendent à lui « voler » sa vie. Elle souffre de la volonté de sa famille d'en faire une jeune fille modèle, rangée, en attente du beau mariage.

Les révoltes des jeunes filles comme Z sont difficiles à appréhender, en raison mêmes de la surveillance qui pèse sur elles : leur correspondance, très abondante, est lue par la mère, comme le journal intime. La sœur de S, Poupette, donnera dans ses souvenirs une image de Z dédramatisée, très différente de celle donnée dans les M par B : une jeune fille vive,

désinvolte et presque insouciant. B présente Z comme une jeune fille soulevée par des révoltes contre la situation qui lui est faite. Pour échapper, en vacances, à une occupation qui l'ennuie, elle se blesse volontairement à la cuisse. Curieuse intellectuellement, elle obtient de haute lutte de faire une licence de lettres et, sous l'influence de S, préfère ses études à la vie domestique, alors que sa mère ne les considère que comme un passe-temps. Envoyée à Berlin pour l'arracher à ses études et aux « mœurs de Sorbonne », elle parvient à inverser le séjour en une expérience de liberté et vit comme si elle était réellement émancipée. Il y a chez Z, dans les M, des forces intenses de vie qui la poussent à secouer le joug des contraintes. Selon B, Z prend également conscience de l'hypocrisie de son milieu : « On parlait beaucoup de Dieu, de charité, d'idéal ; mais Z s'aperçut vite que tous ces gens ne respectaient que l'argent et les dignités sociales. Cette hypocrisie la révolta, elle s'en protégea par un parti pris de cynisme déchiré et grinçant. » Z manifeste de la révolte contre la duplicité et les mensonges sociaux de sa famille et de son milieu.

Mais en même temps l'éducation reçue, ses lectures religieuses, comme celle de Claudel (figure de la jeune fille qui se sacrifie) et surtout la relation paradoxale à sa mère amènent Z à se soumettre finalement aux désirs et injonctions de la famille. Elle se révèle impuissante à faire le choix de rompre et de l'assumer. La tendresse particulière qui existe entre la mère et la fille, le respect dû à la mère, aux valeurs transmises, soutenu par les enseignements de la religion (l'obéissance, le sacrifice) « paralysent les révoltes de Z » et l'amènent à plier dans toutes les occasions importantes : elle interrompt ses études supérieures et est contrainte de partir pour Berlin, l'année du diplôme supérieur, pour rompre avec le milieu universitaire, elle voit à deux reprises ses amours contrariées et rompues sur les injonctions de sa famille. « Dans notre milieu, les mariages ne se font pas comme ça », dit-elle à S. Elle ne peut se résoudre à se révolter contre la volonté de sa mère et à lui faire ainsi de la peine. Ce reniement de ses désirs, ce conflit de loyautés, la déchire, crée chez elle de la douleur et des souffrances, la plonge dans des états de désarroi, de mélancolie et de désespoir. Cela est d'autant plus grave que S décèle chez Z, s'opposant aux ardentes forces de vie, des « forces de mort », comme l'autodénigrement, un certain masochisme, une attraction pour le renoncement, le retrait, le suicide. Z ne peut vivre que dans la duplicité, en camouflant son drame sous la joie et la gaîté, ce qui a sans doute trompé la sœur de S. Elle est saisie d'une sorte de léthargie, de torpeur et est « hantée par la pensée de la mort » ou une envie de dormir qu'elle réalise en prenant du chloroforme. Z ne trouve nulle part sa place.

LECTURE : ZAZA : prison et révoltes : P 364

1.3 LA MORT DE ZAZA

Zaza meurt le 25 novembre 1929, à 21 ans, dans une clinique des environs de Paris où elle a été transportée. Une forte fièvre persistante la fait délirer et elle meurt rapidement en l'espace de trois semaines.

Le texte de B s'interroge sur les causes de sa mort : « S'agissait-il d'une maladie contagieuse, d'un accident, ou Z avait-elle succombé à un excès de fatigue ou d'angoisse ? ». Pas de certitude, des hypothèses, qui mettent en jeu la problématique de l'émancipation.

L'EXPLICATION MÉDICALE.

La maladie de Z est identifiée par le médecin de l'hôpital comme une encéphalite ou une méningite d'origine infectieuse. Gandillac, dans ses Mémoires, confirme ce diagnostic en évoquant une encéphalo-myélite soudaine, sans doute d'origine virale. L'hypothèse médicale n'est pas rejetée par B. Elle évoque même le mauvais état de santé de Z, qu'elle avait constaté à son retour à Paris, début octobre : « Z me parut très abattue ; elle avait maigri et perdu ses couleurs ; elle avait de fréquents maux de tête. »

LE CRIME

Mais le texte de B glisse rapidement sur la cause médicale et met en avant la dimension psychique de cette mort. Z est représentée comme la victime d'un véritable crime. Sa tentative d'émancipation a été empêchée et elle en est morte. Dans TCF, B écrit : « L'assassinat de Z par son milieu a été pour moi une expérience bouleversante et inoubliable. » On peut rapprocher de cette interprétation celle que donnera de son cancer, dans son récit *Mars*, en 1977, Fritz Zorn : « J'ai été éduqué à mort. »

La responsabilité principale en revient à la famille, en particulier à la mère, au milieu bourgeois, à la religion chrétienne, qui impose toutes ses valeurs morales à ce monde social. Z ne parvient pas à se dégager du dilemme où elle est enfermée : d'un côté, il y a sa foi catholique qui lui impose le devoir d'obéissance à sa mère et à tous les interdits et obligations que la religion fait peser sur la conduite morale d'une jeune fille de l'époque ; de l'autre, il y a son désir d'émancipation, sa volonté d'aimer et d'exprimer toutes les forces de vie qu'elle sent en elle. La première voie est celle de l'asservissement, de l'aliénation, qui la conduit à se soumettre au conformisme bourgeois et au « destin fangeux » évoqué dans la dernière phrase. La seconde est celle de l'émancipation, de la libération et de la réalisation de soi. Z vit l'affrontement de ces deux voies, symbolisé par l'opposition de madame Mabile (la famille, la société, la religion) et de Simone (l'immoralité, les intellectuels de la Sorbonne), dans les souffrances et les tortures. Ses révoltes et son désir de vivre, sa résistance, se heurtent continuellement à l'amour, au respect qu'elle éprouve envers sa mère, aux impératifs religieux de la soumission, de l'obéissance et du sacrifice. Le conflit passe par bien des péripéties et revirements, avec des moments d'espoir (le séjour à Berlin) et de désespérance, mais il n'y a pas de compromis possible et faute de pouvoir poser un acte décisif de rupture, un choix pour la liberté, Z en meurt. Le scandale de cette mort est violemment dénoncé dans le texte. La description du cadavre de Z dans la chapelle de la clinique la représente comme une sorte de religieuse, revêtue d'une chemise rêche, au milieu de cierges et de fleurs, les mains croisées sur un crucifix, et comme une « très vieille momie. » (502) Les forces de mort de la religion l'ont emporté. Madame Mabile est bien là, lors de l'agonie de sa fille,

mais c'est Pradelle et Simone que réclame Z dans son délire, pas sa mère. La vue de sa mère la tue : « Z la reconnut et sut qu'elle mourait. » Les paroles adressées par le père à la mère devant le cadavre de leur fille suffisent à ruiner les valeurs religieuses qui ordonnent cette société bourgeoise : « Nous n'avons été que les instruments entre les mains de Dieu. »

L'homme aimé par Z, Pradelle/ Merleau Ponty, partage, dans l'interprétation donnée par B, la responsabilité de la mort de Z. L'attitude et le comportement de Pradelle, caractérisés par la fuite, l'évitement, l'ambiguïté, le silence, créent le désarroi, le doute et l'incertitude chez la jeune fille. Z interprète ces signes comme la preuve d'un amour insuffisant. Ils semblent aller dans le sens des affirmations de Madame Mabile qui pense que Pradelle n'a pas l'intention d'épouser Z, ce qui justifie sa méfiance envers lui et les interdictions de correspondance ou de rendez-vous faites à sa fille. Simone affirme elle-même que P, comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même, souffre d'une sorte de tiédeur affective : « Ma prévision se justifiait : P n'était pas facile à aimer, surtout pour un cœur aussi violent que celui de Z. Avec une sincérité qui ressemblait à du narcissisme, il se plaignait de manquer de passion, et elle ne pouvait s'empêcher de conclure qu'il l'aimait avec mollesse. » Simone s'irrite contre lui, le pousse à se déclarer, et sert parfois d'intermédiaire à Z pour amener P à agir. Mais P apparaît lui-même comme une victime, un être incapable de s'émanciper : son attachement abusif à sa mère, pour laquelle il tend à se sacrifier, à sa famille, sa morale chrétienne et son spiritualisme l'encombrent de scrupules et d'interdits, le désincarnent : il n'échangera un baiser avec Z, sur sa demande, que lors de leur dernière entrevue. Sa jeunesse, comme son tempérament, l'empêche de s'engager, de faire des choix clairs et de les assumer. B atténuera après les M la sévérité du jugement porté sur P. Elle ignorait un secret de famille le concernant, qu'elle ne découvrira que plus tard, à savoir sa naissance illégitime. Ce secret aurait été révélé par l'enquête de moralité effectuée par le couple Mabile, comme cela se pratiquait souvent à l'époque concernant les prétendants. P lui-même n'aurait eu connaissance de ce secret qu'à cette occasion et aurait renoncé à épouser Z en raison de l'illégitimité de sa naissance. Z mise au courant aurait été obligée de s'incliner devant ses parents. Cette révélation amena B à atténuer ses ressentiments envers P par la suite.

Sans être aussi tragiques que la destinée de Z, les vies de beaucoup des autres jeunes filles sont présentées, qu'elles fassent un mariage arrangé ou qu'elles restent célibataires, comme marquées par la tristesse, la mélancolie, l'amertume, le sentiment d'échec, la résignation. Elles sont victimes de ce que P Bourdieu a nommé la violence symbolique : le dominé tend à prendre sur lui-même le point de vue du dominant. Les femmes adoptent sur elles-mêmes le point de vue que les hommes et la société en général ont d'elles : jugées inférieures, elles se sentent par conséquent inférieures, intériorisant des contraintes ou des conventions au point de ne plus voir que celles-ci leur sont imposées (Bourdieu : *La domination masculine*) Les mères sont à la fois responsables aux yeux des filles et victimes du système bourgeois et patriarcal A travers toutes ces

vies féminines manquées peut se lire une dénonciation de la condition faites aux filles, même si B tend à moraliser ce qu'elle n'analyse pas directement. Elle laisse entendre que les filles ne saisissent pas les opportunités possibles A quoi va s'opposer l'émancipation réussie de S.

LECTURE : LA MORT DE ZAZA : P 473

2 / SIMONE OU L'ÉMANCIPATION RÉUSSIE

2.1 UNE EXISTENCE COMME ASCENSION

Le récit des M présente l'existence de S, dans l'enchaînement de l'enfance et de l'adolescence, selon une dynamique d'émancipation. Dans TCF, B dira : « Je sentais alors mon existence comme une ascension. » Dans FA, B parle de « liberté », de « victoire » et d' « évasion » Dans les M, la métaphore de l'alpinisme revient à plusieurs reprises pour dire les progrès accomplis dans l'affirmation de la conquête de la liberté par un sujet souverain. La 1^o phrase de *La force de l'âge* le confirme : « Ce qui me grisa lorsque je rentrai à Paris, en septembre 1929, ce fut d'abord ma liberté. » Le récit rétrospectif, écrit à partir de la fin, dégage le sens (aux deux acceptations du terme, direction et signification) de l'élan vers l'avenir de l'enfance et de l'adolescence. « Je m'étais mise en marche vers l'avenir. Toutes mes journées avaient désormais un sens : elles m'acheminaient vers une libération définitive. » Liberté est l'avant dernier mot du texte, qui fait assister à une construction de la liberté à partir d'une situation, selon la morale existentialiste.

Il s'agit d'une reconstruction intellectuelle rétrospective de l'existence qui aboutit à la réussite à l'agrégation de philosophie, assurant à la jeune femme à la fois une indépendance économique et une reconnaissance individuelle, et à la rencontre de Sartre qui constitue un tournant décisif pour toute l'existence, comme l'affirme le texte. Le texte simplifie parfois la réalité pour faire plus clairement apparaître une ligne de force : il transforme par exemple la complexité de la situation sentimentale et intellectuelle de S, encore préoccupée de Jacques et Herbaud au moment de la rencontre de Sartre, en un moment disruptif et tranchant, pour révéler la valeur décisive de la rencontre avec Sartre pour l'avenir. De même le choix entre philosophie et littérature fut moins simple que ne l'affirme le texte. Les désagréments causés par le déclassement social dû à la ruine du père sont minimisés. Ruptures et moments décisifs sont ainsi soulignés. Tous les personnages rencontrés prennent sens par rapport à leur rôle dans l'itinéraire d'émancipation de S. C'est vrai des personnages majeurs (cf Z) comme des personnages de passage : cf Simone Weil, avec laquelle S rivalise intellectuellement mais dont l'engagement politique et social fait apparaître S à ce moment là comme une « petite bourgeoise spiritualiste. » S. Weil possède déjà ce qui manque encore à B et qui ne s'imposera à elle qu'en 1939 : la révélation de l'Histoire. « Soudain, l'Histoire fondit sur moi. Je cessai de concevoir ma vie comme une entreprise autonome et fermée sur soi. »

2.2 UNE CONVERSION À L'ENVERS

Le texte décrit une conversion à l'envers : B raconte comment la perte de la foi en Dieu a été à l'origine de son émancipation en la conduisant à changer de système de valeurs dans son interprétation du monde. Elle utilise elle-même, de façon provocante, le terme de conversion qui implique traditionnellement une découverte de la foi (cf Saint Augustin ou Claudel). Il s'agit bien d'un moment-pivot dans l'existence, qui bouleverse tout, mais ce moment est chez elle le constat d'une rupture, d'une absence de Dieu. Alors que la conversion religieuse amène à renoncer au monde pour faire son salut céleste, la scène de conversion des M, qui se déroule un soir, à Meyrignac, dans la maison des vacances, exprime le choix de la vie terrestre : « je compris que rien ne me ferait renoncer aux joies terrestres. »

Comme celle de Z et de la plupart des jeunes filles évoquées, l'enfance de S est tout entière dominée par la religion catholique et ses valeurs, en particulier dans le domaine familial et éducatif. Sa mère est très pieuse, elle fréquente une école catholique, des prêtres et des religieuses qui y enseignent. Seul son père, qui est sceptique, échappe à la religion, mais sans remettre en question les valeurs de l'éducation imposées par la mère. S songe un moment à devenir carmélite. Elle fréquente Z qui est très croyante et a des préoccupations spirituelles.

La scène de rupture avec Dieu est moins une scène de révélation soudaine que la prise de conscience, le constat, d'une situation qui s'est peu à peu imposée. Une sorte de rationalisme l'avait déjà amené à se montrer sceptique face au prétendu « miracle de Noël » ou la faiblesse des arguments en faveur de l'existence de Dieu. Un désir d'affirmation de soi l'a déjà conduite à adopter des comportements moralement transgressifs : « J'avais passé ma journée à manger des pommes interdites et à lire, dans un Balzac prohibé, l'étrange idylle d'un homme et d'une panthère » (*Une passion dans le désert*). Dans ses tête-à-tête avec Dieu, elle a fait preuve de plus d'orgueil que d'humilité chrétienne. C'est pourquoi, quand elle constate la disparition de Dieu, elle éprouve « peu de surprise » et évoque même un « grand soulagement ». B renverse le raisonnement du pari pascalien. Pascal invitait le libertin à parier sur l'existence de Dieu car la possibilité de gagner « une infinité de vie infiniment heureuse » prévalait sur le risque de perdre une vie terrestre limitée ». B opte pour le pari inverse : « J'avais toujours pensé qu'au prix de l'éternité ce monde comptait pour rien. Il comptait, puisque je l'aimais, et c'était Dieu soudain qui ne faisait pas le poids. »

C'est une conversion, au plein sens du terme, un passage de l'erreur à la vérité, et le choix est désormais irrévocable : « la face du monde changea », « mon incrédulité ne vacilla jamais ». Mais le deuil de la perte de la foi va être long et douloureux. Dans l'immédiat, l'adolescente se retrouve dans l'angoisse et l'effroi de l'homme sans Dieu décrits par Pascal : perte de la justification de son existence, désespoir devant sa condition de mortelle (« Un après-midi, à Paris, je réalisai que j'étais condamnée à mort»), angoisse de la solitude. Elle recherche des succédanés de ce Dieu absent, évoqués dans la 3^e partie des M : engagement dans un groupe, dirigé par Garric, qui pratique une morale

sociale, imprégnée de valeurs chrétiennes, ou errements dans Paris et tentation de « la débauche » : tournée des bars, fréquentations douteuses, provocations (elle se fait passer pour une prostituée). Pour l'Existentialisme, cette prise de conscience de l'absence de Dieu avec le sentiment de délaissement qu'elle entraîne, est l'étape indispensable vers la construction d'une nouvelle morale et la recherche de la vérité. Les *Cahiers* montrent que la rupture avec la foi catholique fut plus tâtonnante qu'il n'est dit dans les M.

2.3 LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

DEVENIR UNE INTELLECTUELLE

La conversion conduit ainsi S à devenir une intellectuelle. Les intellectuels se définissent d'abord comme un groupe social bien identifié à Gauche par les grands bourgeois de Droite Beauvoir ou Mabille, qui s'en méfient : étudiants, professeurs, créateurs. Ils sont identifiés comme des opposants idéologiques aux « bien-pensants ». Le père de S les exècre car ils défendent « les Droits de l'homme, le pacifisme, l'internationalisme, le socialisme ». C'est leur « secte » qui a défendu Dreyfus. Les « bien-pensants », eux, défendent les « réalités concrètes-pays, race, caste, famille, patrie. » Et la religion, sauf exception comme le père de S. Les intellectuels se définissent enfin par une attitude d'esprit que S découvre chez Joe, l'héroïne de Louisa Alcott (*Les quatre filles du docteur Marsch*), celle qui aime les livres : l'« ardeur à connaître », « la vigueur de ses pensées ». Selon Pradelle, l'intellectuel est celui « qu'intéresse la vérité », celui qui fait preuve d'esprit de contestation. Avec Sartre, l'intellectuel se définit par un projet : il doit agir sur le monde comme témoin ou comme acteur : « Il y avait tout à faire, tout ce qu'autrefois j'avais souhaité faire : combattre l'erreur, trouver la vérité, la dire, éclairer le monde, peut-être même aider à le changer. »

A la fin des M, la réussite au concours de l'agrégation de philosophie, d'ailleurs discrètement évoquée, constitue une consécration universitaire et fait entrer S dans le groupe des intellectuels. Les femmes sont à l'époque admises au concours en surnombre pour ne pas concurrencer les garçons sur le nombre de postes fixé. Les lieux changent de façon symbolique : alors que les 2 premières parties s'ouvraient sur les appartements des parents de façon symbolique, les 2 dernières commencent par des scènes dans des bibliothèques publiques, lieux d'émancipation qui contrastent avec les univers clos de l'enfance. Il s'agit pour S d'une nouvelle naissance et l'avenir s'ouvre. Cette entrée dans un nouveau milieu, porteur de nouvelles valeurs, s'accompagne d'une sorte de baptême. L'un des « petits camarades », Herbaud, lui donne le surnom de Castor, par lequel B va être désignée toute sa vie. C'est un détournement du nom de B, beaver en anglais, le castor. Ce surnom est un vrai programme : « Vous êtes un castor, dit-il. Les Castor vont en bande et ils ont l'esprit constructeur. »

Devenir une intellectuelle, c'est se dégager de l'image stéréotypée de la jeune fille qui ne vaut que par sa beauté : la sœur est surnommée

Poupette, car belle comme une poupée. Mathilde de Théricourt, élève du cour Désir, définit le stéréotype : « Elle devint une jolie jeune fille, aux longs cheveux pâles et bien lissés, aux yeux de porcelaine, au sourire gracieux ; j'étais sensible à son aisance, à sa réserve, à sa voix posée et chantante. »

Mais devenir une intellectuelle ne va pas sans risque : devenir une « bas-bleu », dépourvue de toute séduction féminine, femme masculinisée. C'est ce que craint pour S son amie Stepha, qui est dotée d'une « séduction insolite », que S n'ose appeler, par décence, « sex appeal », et qui mène une vie libre, en couple avec un peintre : « Stepha ne voulait pas que sa meilleure amie eût l'air d'un bas-bleu disgracié ; elle m'affirmait que physiquement j'avais de la ressource. » D'où l'insistance constante de B sur sa toilette ; à la bibliothèque Ste Geneviève, avec sa robe neuve, « compulsant des catalogues, allant, venant, m'affairant, il me semblait que j'étais charmante à voir ». Elle s'oppose ainsi à S. Weil, remarquablement intelligente mais désincarnée et bizarrement accoutrée. Nombre de professeuses de l'époque restaient célibataires, ce qui est considéré comme un échec : un spectre à conjurer.

DEVENIR UNE ÉCRIVAINNE

B elle-même, dans le prologue de FA, désigne les M comme « l'histoire de sa vocation d'écrivain ». Le choix de cette vocation se fait à partir de la lecture d'un roman à Meyrignac, *Le moulin sur la Floss* de G. Eliot (une femme) : « A travers son héroïne, je m'identifiai à l'auteur : un jour une adolescente, une autre moi-même, tremperait de ses larmes un roman où j'aurais raconté ma propre histoire. » L'expérience, bien que séparée d'une année, est rapprochée dans le récit de celle de la perte de la foi. Le nouveau projet marque la volonté de confirmer le choix du terrestre par l'affirmation d'un destin choisi et maîtrisé, qui traduit un certain orgueil, un désir de gloire. L'écriture se substitue à la foi religieuse : « Il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de cœurs. » La littérature permettrait une autre forme de salut. « La littérature prit dans mon existence la place qu'y avait occupée la religion : elle l'envahit tout entière et la transfigura ». Le public pour lequel elle envisage d'écrire est pensé comme le plus large possible. La vocation de l'écriture est présentée comme une utilisation solidaire et responsable de sa liberté : « m'exprimer dans une œuvre qui aiderait les autres à vivre. ». Dans FA, B parle de « missions » qui s'imposaient à S et à elle-même : « moi, il m'était enjoint de prêter ma conscience à la multiple splendeur de la vie et je devais écrire afin de l'arracher au temps et au néant. »

Le récit scande les diverses étapes de l'itinéraire vers la réalisation du projet : toute une série d'essais d'écriture, depuis le plus jeune âge. Après les premières ébauches enfantines, l'imitation de Joe, l'héroïne préférée, lui fait écrire « 2 ou 3 nouvelles ». Elle écrit un « roman de la vie intérieure » à Meyrignac, durant l'été 1926 ou « un long dialogue », à 19 ans, dans la bibliothèque de la Sorbonne. A 20 ans, lors d'une promenade

dans le jardin des Tuileries, elle renouvelle son vœu de devenir écrivain : « Encore une fois, je prononçai face au ciel et à la terre des vœux solennels. Rien, jamais, en aucun cas, ne m'empêcherait d'écrire mon livre. Le fait est que je ne remis plus en question cette décision » Le choix d'un projet prend solennellement la place de la quête religieuse du salut. Dans ce parcours l'admiration pour plusieurs auteurs féminins montre la voie : la comtesse de Ségur, Eugénie de Guérin, Louisa Alcott, G Eliot.

Le projet de faire une œuvre littéraire ne va pas sans poser de problème par rapport à celui de l'intellectuelle, la recherche de la vérité. Comment articuler littérature et philosophie ? « Pradelle m'avait convaincue que la première tâche, c'était de chercher la vérité : est-ce que la littérature n'allait pas m'en détourner ? » Par rapport aux *Cahiers de jeunesse*, les M présentent un choix de la littérature sur la philosophie plus radical et décisif qu'il ne l'a été. Mise en scène d'une auto-disqualification pour laisser la voie à S.

Le récit de cette naissance de l'écrivain tend à subvertir par l'ironie la conception romantique de la vocation, de l'écrivain comme élu des dieux ou des Muses. B insiste sur l'idée de choix, de projet.

DEVENIR UNE ÉGALE DANS UN COUPLE

La perte de la foi livre S à la solitude. Les M sont le récit d'une volonté d'échapper à cette solitude. L'amitié avec Z, même si elle est exceptionnelle, n'atteint pas un degré suffisant de perfection en raison de la réserve de leur communication et surtout des différences entre les 2 jeunes filles : Z a une foi profonde, sa famille est riche et n'envisage donc pas ses études comme une voie vers une profession, Z n'est pas prête à rompre avec elle. La quête amoureuse est omniprésente chez S. Elle se constitue une image du couple par rejet du couple bourgeois, comme celui de ses parents, dans lequel la mère est délaissée par son mari, ou des Mabilles. La norme sociale lui est rappelée par Mlle Lambert : « Croyez-vous, S, qu'une femme puisse s'accomplir hors de l'amour et du mariage ? » Elle lit beaucoup de romans sentimentaux, pleure beaucoup et affiche avec naïveté une sorte de Bovarysme : même Joe fait un mariage décevant avec un homme plus âgé. Elle observe des couples autour d'elle, comme celui de Zaza et Pradelle, qui tourne au tragique, ou celui de Stepha et Fernando, qui rompt par sa liberté avec la représentation traditionnelle. Surtout elle vit une longue idylle chaste avec son cousin Jacques, sorte de Grand Meaulnes au petit pied (roman culte d'une génération), qui, paré de tous les prestiges du héros, finit dans la déchéance. Il représentait une voie possible, elle aurait pu l'épouser. Des couples qui représentent des images d'échec. Présence d'une figure fantasmagorique de la femme abandonnée et souffrante, dans la réalité et les lectures.

S est en attente d'un homme avec qui elle pourrait faire couple, plus du mariage, une fois l'idylle avec Jacques rompue : « Rencontrerai-je un homme qui sera fait pour moi ? » Elle s'est construite une image idéale, où dominant les exigences du cœur et de l'esprit : cet homme devra la subjuguier « par son intelligence, sa culture, son autorité ». Tout devant

être mis en commun, « cela excluait qu'on aimât quelqu'un de différent. » Et c'est dans le besoin insatiable de dialogue que s'exprime l'amour. Enfin Sartre vint ! Il apparaît comme l'aboutissement d'une quête passant par une série de figures masculines à dépasser : Garric, Jacques, Herbaud. Le récit de la rencontre (en juin 1929) se produit comme dans un conte de fées ou une quête mystique. Simone subvertit, par son activité, le rôle traditionnel attribué à la femme, l'attente ou le sacrifice (cf la relation avec Jacques). Après avoir travaillé pour rentrer dans le clan fermé des « petits camarades » et grâce à Herbaud, / Maheu qui joue le rôle de mentor, elle parvient à entrer dans la chambre désordonnée et enfumée de S et, par son intelligence, à le séduire en brillant sur Leibniz. Sartre répond à tous les vœux précédemment définis. « Sartre répondait exactement au vœu de mes 15 ans. Avec lui je pourrais toujours tout partager. Quand je le quittai au début août, je savais que plus jamais il ne sortirait de ma vie. » Il la subjugué par son intelligence supérieure qui lui permettrait à l'évidence de faire une œuvre. Elle découvre en lui son double, renvoyant au mythe de l'androgyné primitif : « il était le double en qui je retrouvais, portées à l'incandescence, toutes mes manies ». Un couple de jumeaux de sexe différent : cf « ces signes jumeaux, sur nos fronts » (FA) ; le « long jumelage » de leurs vies. S prend la place du Dieu perdu : « chacun devait remplir, en face de l'autre, ce rôle d'exact témoin que j'avais jadis attribué à Dieu. » Et dans FA : « Je lui faisais si totalement confiance qu'il me garantissait, comme autrefois mes parents, comme Dieu, une définitive sécurité. ». Cette relation aide Simone à achever son accomplissement personnel car Sartre l'aide, dit-elle, à préserver ses qualités, ses valeurs et ses projets. »

Les *Carnets de jeunesse* révèlent plus de tiédeur et d'hésitation concernant cette relation à ses débuts. B la reconfigure à partir de son présent. Elle écrit dans son journal en 1959 : « À 50 ans comme à 21, Sartre est pour moi l'incomparable, l'Unique ; c'est là l'harmonie admirable de ma vie » C'est cette vision mythique que B projette dans les M. Ils montrent aussi l'effacement des amours multiples qui précèdent S et entre lesquels elle se montre hésitante, entre Herbaud et S par exemple. Le désir homosexuel est totalement gommé dans l'évocation de ses relations à Z, ainsi que ses fantasmes de relations triangulaires. L'affirmation des M, selon laquelle Sartre est l'unique amour possible au début août 1929 est inexacte. Les M se terminent sur l'affirmation d'une certitude, alors que les *Cahiers* se terminent sur l'inquiétude devant l'insécurité affective. Les M redessinent une trajectoire claire, là où il y avait de la complexité et des contradictions.

2.4 UNE ÉMANCIPATION FÉMINISTE ?

Écrite après l'essai de 1949, l'autobiographie de B peut-elle être considérée comme féministe ?

ÉMANCIPATION DE LA FEMME

L'itinéraire de S, dans sa forte unité (B a comparé les M à un roman), revêt une signification féministe. Son émancipation par rapport à sa famille et à

son milieu, aux valeurs religieuses, morales et politiques qu'ils incarnent et transmettent, passe par une subversion des modèles féminins traditionnels, la mère et l'épouse, la femme passive et dominée, vouée aux choses matérielles et au sacrifice (cf son père, « vigoureusement anti-féministe » répète : « La femme est ce que son mari la fait, c'est à lui à la former »). Le modèle incarné par la mère est renié.

Le texte dénonce l'inégalité dans l'accès à l'éducation et l'infériorisation culturelle des femmes, justifiée comme un trait de nature. L'éducation des filles au Cours Désir est présentée comme très médiocre et insuffisante par rapport à celle suivie par les garçons dans de prestigieux établissements comme le Collège Stanislas qui fait rêver S. « On me traitait en fille. Jacques et ses camarades lisaient les vrais livres, ils étaient au courant des vrais problèmes ; ils vivaient à ciel ouvert ; on me confinait dans une nursery. » Les professeures du Cours Désir sont incompetentes et qualifiées de bêtes. Le but de ce type d'établissement n'est pas tant d'instruire que d'apprendre aux filles les bonnes manières et la morale. Il s'agit de leur inculquer ce qui est inconvenant, tous les interdits à intégrer : » Ces interdits visaient particulièrement l'espèce féminine ; une dame comme il faut ne devait ni se décolleter abondamment, ni porter de jupes courtes, ni teindre ses cheveux, ni les couper, ni se maquiller, ni se vautrer sur un divan, ni embrasser son mari dans les couloirs du métro ; si elle transgressait ces règles, elle avait mauvais genre. »

C'est la ruine financière de son père qui va permettre à S de faire des études supérieures normalement jugées inutiles et dangereuses pour les filles. Cela lui impose de travailler, au lieu d'attendre un mariage doté (une déchéance aux yeux de son père) et donc de faire des études en vue d'exercer le métier de professeur. Elle réussit à transformer la nécessité en une ascension et épanouissement personnels, et à entrer dans un nouveau milieu, masculin, uni par la camaraderie, auquel une jeune fille peut accéder par ses capacités intellectuelles (subvertissant le préjugé de l'infériorité intellectuelle du sexe féminin), et à adopter de nouvelles valeurs. Le récit impose un sujet féminin triomphant, y compris face aux valeurs dominantes d'un univers masculin, quitte à apparaître aux yeux de la société bourgeoise comme un « monstre ». B pose le féminin moins comme différence que comme participation à égalité avec les hommes à l'humain : « Les femmes sont comme les hommes des êtres humains » (2° sexe)

La thèse majeure du 2° sexe, résumée dans la fameuse formule « On ne naît pas femme, on le devient » se trouve corroborée dans le parcours de S. Alors que son père réaffirme l'essentialisme des natures masculine et féminine « (S, parce qu'elle aime les études et l'intellect, est pour lui un homme : « S a un cerveau d'homme. S est un homme. »), B démontre par son itinéraire que cette conception relève de la construction culturelle, idéologique, et que par ses choix une femme peut la subvertir. Tous les modèles fournis par la réalité bourgeoise ou les lectures, que les femmes tendent à intégrer, vont être subvertis.

Le texte évoque un certain nombre de libertés qui seront au centre du combat des femmes des années 70 et pour lesquelles B s'engagera concrètement : si le refus de la maternité tient à un dégoût physiologique personnel, il s'explique aussi par la volonté d'éviter les servitudes

attachées pour les femmes au rôle de mères. Si le droit de vote, par indifférence pour la politique, qu'elle découvrira plus tard, ne l'intéresse pas (il ne sera acquis, par une ordonnance de De Gaulle qu'en 1944), l'avortement lui paraît un droit évident. Elle se déclare pour l'égalité des sexes dans la libre disposition du corps de chacun (contre son père qui « exigeait des épouses la fidélité, des jeunes filles l'innocence, mais consentait aux hommes de grandes libertés »).

L'émancipation de S se détache comme exceptionnelle (sinon unique, comme le montre la rapide évocation de la philosophe Simone Weil) au milieu de multiples destinées féminines entravées et mutilées comme celles de Z, de sa sœur aînée dont le mariage arrangé remplit durablement l'emploi du temps de la famille ou de ses cousines. Elle se détache aussi sur l'émancipation ratée de beaucoup d'hommes, en particulier celle de son cousin Jacques, héritier d'une entreprise de vitraux d'art : il finira par faire un beau mariage : « En vérité tout ce qu'il souhaitait, c'était remplir un jour avec conviction le rôle que lui assignait sa naissance. » Comme Zaza, il meurt surtout des contraintes imposées par son milieu bourgeois. Pour théâtraliser l'opposition entre les 2 destins manqués de Z et de J et celui réussi de S, B anticipe le récit de la mort de J, ayant eu lieu en 1955, pour juxtaposer la mort de Z et J, par opposition à l'accession de S à la liberté et à la vie.

CRITIQUES FÉMINISTES

Les M, comme Le 2° sexe, n'en ont pas moins donné lieu à des critiques féministes, pour insuffisance et déficit de féminisme, comme pour le 2° sexe.

On a accusé B de faire preuve d'androcentrisme, de surévaluer le masculin et de sous-estimer tout ce qui est féminin. Il y aurait une forme de misogynie chez B. On peut la lire dans une représentation du corps féminin marqué par le dégoût : les seins, les règles et surtout la potentielle fécondité. La puberté est vécue dans les M de façon très négative. La maternité est brutalement et très tôt refusée et l'épanouissement par les enfants, défendu par certaines féministes, totalement récusé.

Le texte prend en compte l'évocation du corps féminin, de la sensualité, du désir : cf la sensualité au sein de la nature, le personnage de Stepha et le couple qu'elle forme avec Fernando, « idéal du couple » pour S. Mais l'évocation de la sexualité reste très gazée et floutée. Cela tient aux mœurs de l'époque (Z échange un seul baiser avec Pradelle, la virginité définit les « vraies jeunes filles). Mais par rapport à ce que les biographies nous apprennent sur les relations amoureuses, le texte reste très vague et tend à confondre relations amoureuses et amitiés : cf avec Herbaud et surtout Sartre : rien sur la dimension sexuelle de leur relation.

On l'a accusée d'affirmer son identité féminine non dans une révolte féministe contre une infériorité socialement et culturellement déterminée (elle dit, dans une lettre à Algren, en 1948, ne jamais avoir souffert dans son itinéraire, d'être une femme) mais dans l'orgueil d'une supériorité intellectuelle exceptionnelle et méprisante envers la prétendue médiocrité des autres femmes. Un féminisme individuel et peu collectif, répondant principalement à une exigence intellectuelle et éthique : refuser toute

limite à l'affirmation de soi, à la liberté de son corps et de son esprit. Pas une affirmation de sa liberté de femme.

Ces critiques ont tendu à se polariser autour de la relation établie par S avec Sartre, à la fin des M. On a reproché à B d'avoir cédé en tant que femme à l'admiration devant le génie philosophique de S, d'avoir reconnu sa propre infériorité philosophique, ce qui l'a conduite à une subordination à S, à l'abandon personnel de la philosophie pour la littérature. La scène où Sartre, au Luxembourg, près de la fontaine Médicis, met en déroute la morale pluraliste de S aurait une valeur emblématique et fonderait l'abdication de S devant Sartre. Le récit parvient à donner l'illusion que Sartre permet à S de réaliser son propre désir d'indépendance, alors qu'en réalité il légitime la subordination de la jeune fille. « C'était la 1^o fois de ma vie que je me sentais intellectuellement dominée par quelqu'un. » D'une manière essentialiste, la créativité, ici dans le domaine intellectuel abstrait des notions et concepts, semble attribuée par B au masculin, d'où son abandon de la philosophie à S et son « choix » de la littérature. Certaines féministes ont reproché à B de ne pas avoir véritablement montré et analysé les limitations subies en tant que femme, dans l'éducation et les études par exemple, et de trop souvent laisser croire qu'une femme, avec des capacités telles que les siennes peut s'imposer et réussir dans les domaines et milieux masculins. Le récit de la façon dont elle réussit, par un travail acharné, des lectures multiples, des journées en bibliothèque, à s'intégrer au groupe des « petits camarades » de l'ENS ne la représente jamais en train de subir des difficultés à cause des représentations dominantes de la femme. Si supériorité de Sartre il y a, elle est due en grande partie au cursus scolaire dont bénéficient les garçons par rapport aux filles : grands lycées parisiens, ENS. Passer l'agrégation de philosophie pour une jeune fille est un parcours très improbable à l'époque, ce qui aurait mérité une analyse sociologique. On cite parfois aussi la 1^o lettre connue de Sartre à son « charmant Castor », début 1929 : « Voulez-vous être assez bonne pour donner mon linge tiroir inférieur de l'armoire) à la blanchisseuse ce matin ? » qui nous entraîne loin des débats intellectuels.

LECTURE : DEVANT L'AVENIR P 452

CONCLUSION

D. Sallenave, auteure d'une biographie de Simone de B, intitulée *Castor de Guerre* (2008), souligne parfaitement dans un entretien la double trajectoire d'émancipation de soi et d'émancipation de la femme présente dans les M : « C'est un livre littérairement magnifique. Je l'ai lu à 20 ans avec le sentiment qu'il y avait là un modèle de liberté. *Le deuxième sexe* m'a aidée à formuler, à penser l'émancipation des femmes mais c'est dans M que j'ai trouvé ce goût de la liberté, de se vouloir, de se choisir. » A l'émancipation de soi et de la femme s'ajoutera, dans les volumes suivants de l'autobiographie, avec la découverte de l'Histoire en 1939, l'émancipation des peuples.

L'accumulation des errances et erreurs du couple Sartre/ Beauvoir dans le domaine politique donnera à cette problématique une dimension douloureuse et tragique.